

Renaud Duterme

De quoi  
l'effondrement  
est-il le nom ?  
La fragmentation du monde

**Les Éditions Utopia**

Collection Ruptures

**Les Éditions Utopia**  
61, bd Mortier 75020 PARIS  
contact@editions-utopia.org  
www.editions-utopia.org  
www.mouvementutopia.org

Diffusion : CED  
Distribution : Daudin

© Les Éditions Utopia, mars 2016

# Sommaire

PRÉFACE	11
AVANT-PROPOS	19
PRÉAMBULE	23
1. L'IMAGINAIRE DE L'EFFONDREMENT	25
Une vision romantique de l'effondrement	26
L'effondrement ne se produira pas comme on se l'imagine	28
Nous ne sommes pas égaux devant l'effondrement	33
2. QUELQUES ÉLÉMENTS DE COLLAPSOLOGIE	37
Trop nombreux ?	38
L'écocide ou l'effondrement environnemental	44
La complexité	46
La question sociale	50
Un désastre mondial pour une civilisation mondiale	53
3. LES IMPASSES DU MONDE PRÉSENT	57
Un système à bout de souffle	58
L'illusion technologique	67
Une économie de bulles en bulles	70
Pourquoi la croissance ne reviendra pas	71
Vers un nouveau désordre mondial	75

Un monde en guerre	76
Vers l'effondrement ?	82
4. LES ENCLAVES DU FUTUR	88
Un monde, deux réalités	89
<i>Gated community</i> vs le(s) reste(s) du monde	91
L'effondrement est derrière les murs...	93
Cachez ces pauvres que je ne saurais voir	95
Un racisme institutionnalisé	104
Parabole du monde à venir :	
Israël, une sécurité entre quatre murs	106
Parabole du monde à venir :	
Irak, des enclaves à l'abri du chaos	111
Parabole du monde à venir :	
les villes américaines, un monde idéal ?	112
L'effondrement : un projet ?	115
Effondrement et ultralibéralisme	119
5. FAIRE FACE À L'EFFONDREMENT	122
La tentation autoritaire	123
La lutte des classes au XXI <sup>e</sup> siècle	126
Vers un modèle de contestation libertaire	131
BIBLIOGRAPHIE	133

*Notre déclin raconte une histoire qui remonte à la nuit des temps : celle des faibles écrasés par les puissants ; celle d'un pouvoir capitaliste incontrôlable et sans limite qui a pris notre gouvernement en otage, supervisé le démantèlement de notre tissu industriel, ruiné le pays, pillé et pollué nos ressources naturelles. Les cités, une fois détruites physiquement, finissent par s'effondrer moralement <sup>1</sup>.*

*Chris Hedges*

*Tout ce qui est bâti sur l'injustice est voué à s'écrouler*

*Keny Arkana*

---

1. HEGES Chris, SACCO Joe, *Jours de destruction, jours de révolte*, Futuropolis, 2012, p. 83.



# Préface

Le livre de Renaud Duterme, *De quoi l'effondrement est-il le nom ?* a pour première qualité la lucidité. Il se place dans la lignée des travaux de Pablo Servigne et Raphaël Stevens qui ont synthétisé dans leur livre *Comment tout peut s'effondrer ?* les travaux scientifiques des dernières décennies en montrant que nous allons vers des effondrements systémiques de la civilisation thermo-industrielle. Cette lucidité nous est nécessaire face aux logiques de déni ou au discours encore dominant répété inlassablement par la classe dominante : croissance, compétitivité, emploi ! Or tous les éléments de connaissance dont nous disposons mettent en évidence l'insoutenabilité écologique, sociale et, le grand public occidental l'a appris en 2008, financière du modèle dominant actuel.

Cette lucidité vaut, dès le début du livre, pour nous sortir de l'enfermement dans la thématique de « la Crise ». L'auteur montre que ce terme est totalement inadapté à la période historique dans laquelle nous sommes entrés et nous fait croire faussement que nous allons retrouver une situation antérieure dès lors que nous aurons surmonté cette prétendue crise. En réalité, nous vivons tout à la fois les conséquences de ce que Karl Polanyi a appelé dans son livre célèbre une « grande Transformation » et de ce que l'on peut qualifier de « grande Extorsion ». Grande Transformation qui caractérise le changement d'ère auxquels les lecteurs d'*Utopia* sont sensibilisés, puisqu'il concerne tous les aspects du bouleversement écologique, social et culturel que connaissent des sociétés confrontées à la mutation informationnelle (terme que je préfère à celui plus pauvre de « révolution numérique ») et au basculement géopolitique de la fin de la domination du monde occidental. Mais cette grande transformation pourrait être traitée

positivement si les conditions d'une « grande extorsion » n'avaient pas organisé depuis les années 1980 le transfert massif des revenus du travail vers ceux du capital et une domination massive de ce qu'il est plus juste d'appeler à mon avis un ultracapitalisme financier qu'un « néo-libéralisme ». C'est en effet faire beaucoup d'honneur à ce système de plus en plus liberticide et autoritaire que de le qualifier de « libéral », puisque, même sur le plan économique, les transnationales et l'oligarchie financière fonctionnent de plus en plus sur le modèle des trusts et des cartels.

La seconde qualité de ce livre se situe au niveau de sa capacité d'interpellation par rapport à d'autres travaux qui partagent le même diagnostic mais sont insuffisants, selon l'avis de l'auteur que je partage, sur l'analyse des causes et singulièrement des causes sociales des effondrements en cours.

Quels que soient la richesse et l'intérêt de travaux tels que ceux de Diamond sur les effondrements de civilisation et sur l'importance de leurs causes écologiques, il est important de rappeler que la logique de destruction écologique est fortement corrélée avec celle des inégalités sociales, ce qui conduit l'auteur à un vigoureux plaidoyer pour la réintégration d'une approche en termes de lutte de classes dans son approche sur les effondrements présents et à venir.

La phrase de Chris Hedges mise en exergue du livre<sup>1</sup>, résume bien cette perspective. C'est à la fois une bonne introduction au message essentiel du livre et à sa vertu interpellatrice, mais c'est aussi, à mon sens, l'occasion de souligner un vrai point de débat. Car s'il est vrai, je viens de le souligner, que la responsabilité de l'hyper-capitalisme financier est considérable dans les effondrements actuels, on ne peut réduire leurs causes à ce seul système.

---

1. Voir page 9.



La démesure du productivisme et de l'extractivisme a été déterminante dans les systèmes dits « collectivistes » et l'économie administrée des systèmes soviétiques et chinois a participé et participe encore pour le second du même aveuglement écologique. Quant à la nomenklatura qu'elles ont générée, elle n'a rien à envier, du point de vue de son aveuglement et de son irresponsabilité, à celle de l'actuelle oligarchie financière du capitalisme. Ainsi, à moins d'englober les systèmes chinois et soviétique sous le vocable de capitalisme, mais alors le concept devient un terme fourre-tout et ne rend de toute manière pas compte d'effondrements antérieurs tels ceux analysés par Diamond, il nous faut bien remonter à des causes plus profondes que celles du seul capitalisme. Or, l'une de ces causes est justement ce que les Grecs nommaient *l'hubris*, la démesure, qui peut s'exprimer tout autant dans l'ivresse de l'argent que dans celle du pouvoir ou de la technique. Et cette entrée par la démesure a aussi l'avantage de nous mettre sur la voie en examinant elle-même sa cause, en nous posant en quelque sorte la question : « de quoi la démesure est-elle le nom ? » de nous renvoyer à l'une des causes majeures de la démesure tant sur le plan personnel que sociétal, à savoir le mal-être et le mal de vivre.

Le lien entre démesure et mal de vivre est évident sur le plan personnel. Quand une personne est boulimique, alcoolique, toxicomane etc. c'est un indicateur important de mal-être. Si l'on veut se convaincre que ce lien existe également sur le plan sociétal il suffit de lire les rapports mondiaux sur le développement humain du PNUD<sup>1</sup> On y lit par exemple que les dépenses annuelles de drogue et de toxicomanie représentent dix fois les sommes qui permettraient d'éradiquer les causes principales de la misère (faim, accès à l'eau potable, aux soins de base, à un logement

---

1. Singulièrement celui de 1998, qui donne des ordres de grandeur saisissants, confirmés depuis.

minimal) et les budgets militaires, vingt fois. C'est donc bien une économie mondiale du mal-être et de la maltraitance qui génère une telle démesure. Quant à la publicité, on peut la caractériser aussi comme un élément central de cette économie du mal-être et du mal de vivre, puisqu'elle ne cesse de nous vanter sous forme de promesses de beauté, de bonheur et... d'amour, ce que le système dominant détruit en permanence. Elle représente aussi plus de dix fois ces mêmes sommes qui pourraient être consacrées à la lutte pour les besoins vitaux de l'humanité.

Il me semble ainsi que l'on peut construire une double alternative aux impasses communes du capitalisme et du collectivisme étatique en plaçant comme perspective positive une stratégie de résilience face aux effondrements. C'est ce que le forum social mondial de Belem en 2009 avait caractérisé comme l'enjeu de sociétés du « *buen vivir* ».

Mais comment placer le *buen vivir*, le bien vivre, au cœur de stratégies de transformation tant personnelles que sociétales quand l'heure semble être au repli identitaire et aux logiques de peur? Je répondrai comme Matthieu Ricard qu'il est trop tard pour être pessimiste! La montée des périls qu'ils soient écologiques, sociétaux, politiques etc. nous fait d'autant plus obligation de mobiliser les forces de vie, l'Éros, face aux logiques mortifères de Thanatos. C'est ce que j'appelle la nécessité d'une « stratégie érotique mondiale »! Nous sommes en effet entrés dans l'une de ces périodes critiques de l'histoire de l'humanité où le pire semble à nouveau possible. Quel pire? Celui de la combinaison de catastrophes, financières, écologiques, sociales, politiques qui finissent par déboucher à nouveau sur l'emballlement des pulsions mortifères et *in fine* sur des logiques de guerre.

Pourtant si nous résistons à cet emballlement, à ce que Wilhelm Reich nommait dans son analyse de la psychopathologie du fascisme, « la peste émotionnelle » nous voyons qu'à condition d'être dans la pleine lucidité sur

les grands basculements dans lesquels nous sommes déjà entrés, nous pouvons aussi identifier un chemin vers le meilleur. Ce chemin, nous le nommons, dans le réseau international des Dialogues en humanité, celui de « la pleine humanité ». Pleine humanité au sens quantitatif, c'est-à-dire la possibilité pour tous les êtres humains de sortir de la misère en traitant la question des besoins de base que sont l'alimentation, l'accès à l'eau, aux soins de base et à un logement décent. Et pleine humanité aussi au sens qualitatif, c'est-à-dire la possibilité pour tout être humain de ne pas se cantonner à des logiques de survie, mais à vivre pleinement sa vie, à développer ce qu'Amartya Sen, le prix Nobel indien d'économie, appelle les « capacités », les potentialités créatrices.

Nous avons donc ici une première clef qui positionne l'enjeu du *buen vivir*, d'une économie, d'une écologie et d'une politique du bien vivre, comme une alternative aux coûts démentiels d'une économie mondiale du mal-être et de la maltraitance.

L'enjeu quantitatif de la pleine humanité nous renvoie donc bien à la question du bien vivre.

Quant à l'enjeu qualitatif, il nous est visible si nous regardons avec d'autres lunettes les deux problèmes majeurs que sont la fin des temps de forte croissance et le chômage. Car ce qui est en cause, c'est la forme dominante de croissance et d'emploi principalement orientés vers une croissance matérielle et des emplois marchands. Or, sur ce point, il est vrai que nous sommes confrontés à une saturation de cette forme de croissance et à un chômage de masse accru par la révolution numérique qui détruit plus d'emplois qu'elle n'en crée. Mais cela signifie aussi qu'une énorme partie de l'énergie humaine employée pendant des millénaires à de simples stratégies de survie, puis de croissance purement matérielle, est désormais disponible pour des formes plus hautes de créativité et de réalisation des potentialités artistiques, culturelles, spirituelles des

êtres humains. Ce que la philosophe Hannah Arendt nommait le passage de la logique du travail à celle de l'œuvre est désormais possible. Comme l'est ce que l'économiste Stuart Mill entrevoyait déjà à travers ce qu'il appelait un « état stationnaire » de la croissance matérielle, permettant de dégager du temps et de l'énergie pour d'autres formes de progrès que strictement matériels. Ce que Teilhard de Chardin anticipait avec son concept révolutionnaire de « noosphère » est désormais présent à travers la révolution des technologies de l'information et de la communication.

Oui, l'humanité est devenue un « réseau pensant » et elle peut employer la forme supérieure de son énergie, son énergie amoureuse et spirituelle, à d'autres activités qu'une croissance matérielle purement marchande. Cela suppose de travailler à un nouveau pacte social fondé sur des « politiques de temps de vie », depuis l'accompagnement de la naissance jusqu'à celui de la mort et qui cesse de raisonner sur les petits temps dits d'activité au sens économique et statistique du terme qui représentent moins de 15 % du temps total de nos vies. Cela suppose de revisiter la notion de « métier », dont le sens originel est celui d'un « ministère mystérieux » (métier est la contraction de ministère et de mystère), qui renvoie donc à des projets de vie et pas seulement à des jobs. Cela exige aussi que des formes de rémunération et de protection sociale ne soient pas réduites à des activités marchandes et que l'on explore les voies d'un revenu d'existence et de la reconnaissance que nombre de contributions sociales ne sont pas marchandes, à commencer par les activités bénévoles qui représentent une masse totale de contributions aussi importante, voire davantage que les activités marchandes.

Vaste et ambitieux chantier s'il en est, mais qui peut donner à l'humanité une perspective positive, celle qui, évitant tout à la fois la sortie de route ou de grandes régressions, la mettra sur le chemin de sa pleine humanisation. En finir avec ce gâchis d'humanité, ces « Mozart qu'on assassine »,

pour reprendre la belle formule de Saint Exupéry, passer de la logique de survie à celle de la pleine vie, du *buen vivir*, de la vie intense. C'est donc notre capacité tant personnelle que collective à vivre intensément, en pleine présence et donc « à la bonne heure », notre voyage de vie et à traiter les autres non comme des rivaux menaçants mais comme des compagnons de route en humanité qui est l'enjeu !

Un enjeu de vie, d'Éros face à Thanatos, aux logiques mortifères. Donc oui : face aux effondrements analysés lucidement dans ce livre de Renaud Duterme, organisons la Résistance créatrice, l'Expérimentation anticipatrice et la Vision transformatrice, ce que les états généraux de l'économie sociale et solidaire ont nommé la stratégie du REV(e)... Tous éléments à inscrire dans une stratégie érotique mondiale !

Patrick Viveret, janvier 2016.



# Avant-propos

En avril 2015, à la sortie de notre livre *Comment tout peut s'effondrer*<sup>1</sup>, nous n'imaginions pas que nous toucherions tant de personnes et de médias en si peu de temps. Après quelques mois de recul, nous pouvons affirmer que le livre – ou plutôt cette idée que nous vivons les prémices de l'effondrement de notre civilisation thermo-industrielle – répond indéniablement à une intuition partagée par bon nombre de nos concitoyens. C'est dans l'air du temps.

Mais attention, ce n'est pas une mode ! Le principal intérêt du livre était de montrer que c'était bel et bien une réalité. Il donnait aussi au lecteur quelques éléments pour pouvoir appréhender ce nouvel avenir avec le plus de sérénité et de sérieux possible. La « collapsologie » était née. Blogs, recensions, articles, vidéos ont fleuri sur la toile, et de nouvelles vocations sont nées. « Comment devient-on collapsologue ? » nous a-t-on demandé plusieurs fois au cours de cette année. Nous n'imaginions pas que de talentueux collapsologues s'empareraient si vite de ce thème avec autant d'ardeur...

Notre livre a eu trois effets surprenants. Le premier a été de décomplexer celles et ceux qui y croyaient mais qui craignaient d'en parler à leurs proches. Le deuxième a été de connecter ces personnes, de les mettre en réseau. Enfin, il a surtout donné l'envie aux plus passionné.e.s de contribuer aux recherches en collapsologie.

Les réflexions sur l'effondrement du géographe Renaud Duterme ont commencé bien avant la parution de notre livre (et donc avant l'invention du mot « collapsologie »). L'auteur, sensible à l'aspect politique de l'effondrement, a

---

1. P. SERVIGNE, R. STEVENS, *Comment tout peut s'effondrer*, Le Seuil, 2015.

traité le sujet à travers le prisme de la lutte des classes et a ainsi nourri une branche de la collapsologie que nous abordons de manière bien trop succincte dans notre livre. En cours d'écriture, Renaud a eu la gentillesse de placer son livre sous la bannière de la collapsologie. Nous en sommes honorés ! Grâce à son érudition et à sa sensibilité politique, cette nouvelle analyse transdisciplinaire apporte ainsi une solide contribution à cette toute jeune discipline.

Il est désormais évident (et bien montré) que le niveau extrême d'inégalités que notre monde connaît est un puissant facteur d'effondrement. L'auteur creuse ici la question inverse : comment l'effondrement peut aussi contribuer à aggraver les inégalités. Dès lors – et c'est logique –, pour atténuer les effets sociaux désastreux d'un effondrement de nos institutions, il faut s'attaquer directement et immédiatement aux inégalités, ou plus précisément aux causes des inégalités économiques : le capitalisme.

Mais aborder l'effondrement sous l'angle du capitalisme n'est pas chose aisée. Chacun sait qu'il est bien plus facile « d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme » (Frederic Jameson). Il faut donc souligner ici le courage et la qualité du travail de Renaud. Au travers de ces passages passionnants sur la politique et la géographie des villes (en particulier le phénomène de « gated communities »), Renaud Duterme souligne que l'effondrement est en train d'avoir lieu... chez les pauvres du monde entier ! Une grande partie de la population mondiale vit déjà dans le « pire des mondes possibles » (Mike Davis). Pire, cet effondrement pourrait même arranger l'autre catégorie de la population, les fameux 0,1 %...

Cependant, penser que les hyper-riches sortiront inévitablement gagnants de cet effondrement est pour nous faire preuve d'un optimisme que nous avons perdu ces derniers mois. Notre intuition est que la capacité de résilience des riches est limitée dans le temps. Qu'en penseraient les élites romaines ou mayas, si elles étaient encore vivantes ?



Nous touchons là l'une des grandes leçons de l'écologie : il est impossible de s'extraire indéfiniment du système-Terre (climat, écosystèmes, ressources, etc.). Ceux qui y arrivent (les riches), vivent dans des bulles « hors-sol », n'en profitent qu'un temps limité, toujours au détriment des autres, et retombent d'autant plus haut qu'ils ont atteint des niveaux élevés d'opulence.

Ce livre est aussi l'occasion pour nous de saluer le courage des Éditions Utopia d'avoir pris au sérieux la notion d'effondrement et de permettre la diffusion de telles analyses auprès du grand public. Espérons que d'autres éditeurs suivront.

Puisse cet élan permettre de continuer à connecter ce réseau de réflexion – et d'action ! –, indispensable pour les temps présents et à venir.

Longue vie à la collapsologie !

Pablo Servigne & Raphaël Stevens, janvier 2016.